

## REGARDS SUR LE JARDIN ET LE JARDINIER

### PRESENTATION DE LA SEQUENCE

Permettre aux élèves, à partir de l'objet d'étude « éloge et blâme », de comprendre, reconnaître, analyser et pratiquer le discours argumentatif dans sa double dimension rationnelle et affective. Les opinions de celui qui prononce un éloge ou un blâme peuvent être aisément définies, l'objectif de cette forme de discours, à savoir l'adhésion du récepteur et la modification de son opinion, peut donc naître facilement dans l'esprit des élèves.

### OBJETS D'ETUDE :

- L'éloge et le blâme
- Démontrer, convaincre, persuader

### PERSPECTIVES D'ETUDE :

- Le registre épideictique
- La description et le portrait
- L'argumentation

### SUPPORTS : GROUPEMENT DE TEXTES

## SUGGESTIONS DE TEXTES

### I. ELOGE DU JARDIN ET DU JARDINIER

**TEXTE 1 :** Madeleine de Scudéry, *La Promenade de Versailles*

**TEXTE 2 :** Saint-Simon, *Mémoires*

**TEXTE 3 :** La Quintinie, *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*

### II. BLAME DU JARDIN ET DU JARDINIER

**TEXTE 4 :** Saint Simon, *Mémoires*

**TEXTE 5 :** La Bruyère, *Les Caractères*

**TEXTE 6 :** La Bruyère, *Les Caractères*

**TEXTE 7 :** Montesquieu, *Lettres Persanes*

**TEXTE 8 :** Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*

**TEXTE 9 :** Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*

**TEXTE 10 :** Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*

### III. JARDINS ET JARDINIERS D'AILLEURS

**TEXTE 11 :** André Thevet, *Les Singularités de la France Antarctique*

**TEXTE 12 :** Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*

## ELOGE DU JARDIN ET DU JARDINIER

### TEXTE 1

**Madeleine de Scudéry**  
***La promenade de Versailles***

*La narratrice fait découvrir les jardins de Versailles à une « belle étrangère » accompagnée de parents, Télamon et Glicère.*

[...] nous fûmes dans le jardin de fleurs à balustrade dorée, bordé de cyprès et d'arbustes différents, et rempli de mille espèces de fleurs ; la face d'en bas est fermée par une balustrade à hauteur d'appui, d'où la vue est fort champêtre. Ce jardin, aussi bien que tous les autres, a ses terrasses bordées de vases de cuivre peints en porcelaine. Au-dessous de cette terrasses à balustrade est le jardin des orangers, dont la belle Etrangère fut extrêmement surprise ; car elle ne comprenait pas qu'on pût mettre de si grands arbres dans des caisses. Telamon qui a extrêmement voyagé, avoua n'en avoir jamais vu de si beaux, et ne loua pas moins les myrthes, dont l'ancienneté les rend admirables.

« Si ce n'était, dit-il en adressant la parole à Glicère, que vous me trouveriez encore trop savant, je dirais que ces myrthes semblent être du temps de Vénus et d'Adonis, et avoir reçu de la mère des Amours cette jeunesse immortelle qui les a fait vieillir sans perdre leur beauté.

- Comme j'ai plus entendu parler de Vénus et d'Adonis, que de Pline et de Polybe, reprit Glicère en souriant, ce que vous venez de dire n'est pas trop savant pour moi ; et si je voulais le reprendre, je dirais seulement que cela est un peu bien fleuri.

- A ce que je vois, me dit la belle Etrangère, votre Prince se plaît à faire que l'Art ou surmonte ou embellisse la nature partout.

- Afin de vous confirmer dans ce sentiment, lui dis-je , je n'ai qu'à vous dire que ce n'est pas une affaire pour lui de changer des étangs de place, et qu'un de ces jours, il en changera deux, ou trois, et il y en aura un vis-à-vis d'ici, pour orner ce petit coin de paysage.

- On dirait à vous entendre parler, dit Glicère, que le roi change aussi facilement des étangs de place, qu'on change les pièces du jeu des échecs.

- Plus aisément encore, repris-je en riant, et cette grande orangerie qui est sous la terrasse où nous sommes, sera encore plus longue de la moitié qu'elle n'est, quoiqu'elle soit déjà très belle. »

Nous fûmes alors voir tous ces beaux orangers de plus près, que la belle Etrangère admira encore davantage. On lui fit voir ensuite ces grands jardins pour les fruits, où les espaliers de hauteurs différentes disposés en allées, et exposés judicieusement au soleil, on a trouvé l'art d'avoir des fruits qu'on croirait que le soleil de Provence aurait fait mûrir. Nous fûmes au sortir du jardin des orangers voir en passant le labyrinthe, et entre des bois verts entrecoupés d'allées et de fontaines, gagner le haut de ce superbe jardin, qu'on appelle le fer à cheval à cause de sa figure, et dont la magnificence toute royale montre assez qu'il ne peut être à un particulier, quelque grand qu'il fût. La terrasse qui règne au-dessus est un endroit admirable pour la vue, rien de trop loin, rien de trop près ; elle est bordée d'arbustes sauvages toujours verts. Et ce grand jardin en amphithéâtre avec trois perrons magnifiques, et trois rondeaux situés en triangle, a quelque chose de surprenant qu'on ne peut décrire. Tout y rit, tout y plaît, tout y porte la joie, et marque la grandeur du Maître ; [...].

### TEXTE 2

**Saint-Simon**  
***Mémoires***

Le Nôtre mourut presque en même temps, après avoir vécu quatre-vingt-huit ans dans une santé parfaite, sa tête et toute la justesse et le bon goût de sa capacité ; illustre pour avoir

le premier donné les divers dessins de ces beaux jardins qui décorent la France, et qui ont tellement effacé la réputation de ceux d'Italie, qui en effet ne sont plus rien en comparaison, que les plus fameux maîtres en ce genre viennent d'Italie apprendre et admirer ici. Le Nôtre avait une probité, une exactitude et une droiture qui le faisait estimer et aimer de tout le monde. Jamais il ne sortit de son état ni ne se m connut, et fut toujours parfaitement désintéressé. Il travaillait pour les particuliers comme pour le Roi, et avec la même application, ne cherchait qu'à aider la nature, et à réduire le vrai beau aux moins de frais qu'il pouvait. Il avait une naïveté et une vérité charmante. Le Pape pria le Roi de le lui prêter pour quelques mois ; en entrant dans la chambre du Pape, au lieu de se mettre à genoux, il courut à lui : « Eh ! bonjour, lui dit-il, mon Révérend Père, en lui sautant au col, et l'embrassant et le baisant des deux côtés ; eh ! que vous avez bon visage, et que je suis aise de vous voir, et en si bonne santé ! » Le Pape, qui était Clément X Altieri, se mit à rire de tout son cœur ; il fut ravi de cette bizarre entrée et lui fit mille amitiés. A son retour, le Roi le mena dans ses jardins de Versailles, où il lui montra ce qu'il y avait fait depuis son absence. A la Colonnade, il ne disait mot ; le Roi le pressa d'en dire son avis : « Eh bien ! Sire, que voulez-vous que je vous dise ? D'un maçon que vous avez fait un jardinier (c'était Mansart) ; il vous a donné un plat de son métier. » Le Roi se tut, et chacun sourit ; et il était vrai que ce morceau d'architecture, qui n'était rien moins qu'une fontaine, et qui la voulait être, était fort déplacé dans un jardin. Un mois avant sa mort, le Roi, qui aimait à le voir et   le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge, le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient   côté de la sienne ; et Le Nôtre disait là : « Eh, mon pauvre père, si tu vivais et que pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise   côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. » Il était intendant des bâtiments et logeait aux Tuileries, dont il avait soin du jardin, qui est de lui, et du palais. Tout ce qu'il a fait est encore fort au-dessus de tout ce qui a été fait depuis, quelque soin qu'on ait pris de l'imiter et de travailler d'après lui le plus qu'il a été possible. Il disait des parterres qu'il n'étaient que pour les nourrices qui, ne pouvant quitter leurs enfants, s'y promenaient des yeux et les admiraient du second étage. Il y excellait néanmoins, comme dans toutes les parties des jardins ; mais il n'en faisait aucune estime, et il avait raison, car c' st où on ne se promène jamais.

**TEXTE 3****La Quintinie*****Instructions pour les jardins fruitiers et potagers***

Le jardinage, duquel je commence ici à traiter, produit sûrement beaucoup de plaisir à l'honnête homme qui s'y entend et s'y applique, mais ce même jardin, s'il est entre les mains d'un jardinier qui soit peu habile ou peu laborieux, a de grands inconvénients à craindre et de grands chagrins à donner. Ce sont deux vérités que tout le monde connaît et que personne n'a jamais entrepris de contester, étant certain que rien au monde ne demande tant de prévoyance et tant d'habileté que ces sortes de jardins fruitiers et potagers. Ils sont, pour ainsi dire, dans un mouvement perpétuel qui les porte à agir toujours en bien ou en mal, selon la bonne ou la mauvaise conduite de leur maître, aussi récompensent-ils amplement les bons ouvriers et punissent-ils rigoureusement les misérables.

La preuve de la première des deux vérités que je viens de proposer consiste en ce que constamment il n'y a rien de plus réjouissant, premièrement, que d'avoir un jardin qui soit dans une bonne et belle situation, qui soit d'une raisonnable grandeur et d'une figure bien entendue et qu'on ait peut-être disposé soi-même comme il est.

En second lieu, que ce jardin soit en tout temps, non seulement propre pour la promenade et l'agrément, mais aussi abondant en bonnes choses pour la délicatesse du goût et la conservation de la santé.

En troisième lieu, y voir tous les jours quelque petit ouvrage à faire, semer, planter, tailler, palisser, voir ses plantes croître, ses légumes embellir, ses arbres fleurir, les goûter, en régaler ses amis, entendre louer leur beauté, leur bonté, leur quantité, tout cela ensemble fait sans doute l'idée de beaucoup de choses agréables.

Pour preuve de la seconde vérité, il n'y aurait qu'à faire ici en peu de mots le dénombrement de tous les désordres dont notre jardinage est menacé, ou plutôt déshonoré, quand il manque de culture, mais ils ne sont que trop connus ; il n'y a presque rien de si ordinaire que d'entendre les plaintes sur cette matière.

Il est donc vrai que, dans le jardinage, il y a des plaisirs et des chagrins ; il n'est pas moins vrai que les plaisirs sont pour les jardiniers intelligents et actifs, et que les chagrins arrivent inmanquablement à ceux qui sont paresseux et malhabiles.

Cela étant, il faut demeurer d'accord qu'on n'est ni à excuser ni à plaindre, si, au lieu de tirer de son jardin tout l'avantage qu'on s'en était promis, on est réduit à ce malheur de n'y avoir que de la dépense, de la perte, du dégoût, des sujets de colère, etc., pendant que d'autres, avec un peu de savoir-faire, en ont évité tous les désordres et en goûtent toutes les douceurs ; d'où il s'ensuit que, si l'honnête homme veut s'engager à avoir un jardin comme une chose qui lui convient si bien, il faut absolument qu'il se rende habile en jardinage, ou bien il n'y doit pas seulement penser.

La grande question est de savoir si cette habileté, que je tiens nécessaire, est facile ou difficile à acquérir, pour prendre sur cela un parti raisonnable.

Au premier cas, c'est-à-dire s'il est facile de devenir habile, je suis persuadé que beaucoup d'honnêtes gens le devraient devenir, car naturellement, tout le monde en a envie ; je suis persuadé que déjà il y en aurait eu un assez grand nombre, si on avait eu de suffisantes instructions pour cela.

Au second cas, c'est-à-dire s'il est malaisé de parvenir à une habileté suffisante, il faut s'attendre qu'on trouvera peu de curieux qui veuillent bien l'entreprendre ; chacun sera dégoûté par l'incertitude de réussir après y avoir mis beaucoup de temps et y avoir pris beaucoup de peine.

L'honneur que j'ai, depuis tant d'années, d'avoir la direction des jardins fruitiers et potagers des Maisons Royales, me donne ce me semble quelque autorité pour répondre à cette

grande question : si bien que, sans vouloir tromper personne et ayant un grand désir de contribuer à la satisfaction des honnêtes gens, j'assure qu'il est très aisé d'acquérir autant d'intelligence qu'il en faut raisonnablement à notre curieux, afin qu'il se mette à couvert de ce qui le peut fâcher et qu'en même temps il se mette en état de jouir de ce qu'il recherche.

[...]

Or s'il est vrai qu'il y ait assez de facilité à parvenir à tant de plaisirs, comme je vais le faire voir clairement, n'ai-je pas raison de conclure que, quand on entreprend des jardins sans se mettre en peine d'être auparavant suffisamment éclairé en jardinage, on en mérite tous les dégoûts qui sont en grande quantité, au lieu de mériter toutes les douceurs qu'il peut produire, dont le nombre est infini, et que par conséquent il faut s'étudier à acquérir les lumières qui sont ici nécessaires ?

Peut-être me dira-t-on d'abord que je propose par là un expédient infaillible pour introduire la chose du monde la plus pernicieuse en toutes sortes d'affaires, c'est-à-dire des demi-savants : l'objection paraît assez forte, mais les deux réponses que j'ai à y faire le sont, me semble-t-il, beaucoup davantage.

La première est que, quand l'honnête jardinier sera une fois parvenu à la connaissance certaine de quelques principes capables de lui donner une bonne teinture du jardinage, on doit être assuré qu'il ne voudra pas s'en tenir à cette simple connaissance des premiers éléments ; il lui prendra infailliblement une grande curiosité de savoir davantage une chose qui lui plaît. On le verra bientôt après pousser plus avant les lumières qu'il aura acquises et par conséquent il demeurera peu de temps dans cet état dangereux et redoutable qu'on appelle la demi-science.

Mais la seconde réponse, qui n'est pas moins importante, est que sûrement cette demi-science de l'honnête jardinier, s'il faut la nommer ainsi, vaut beaucoup mieux, fondée comme elle est sur de bons principes, que la fausse imagination de savoir des jardiniers ordinaires ; il n'est que trop vrai que rarement se trouve-t-il parmi eux autre chose qu'une ignorance présomptueuse et babillarde, si on peut aisément parvenir à voir clair là-dedans, et à se mettre au-dessus de tant de faux raisonnements qu'on serait obligé d'essayer, et par conséquent éviter beaucoup de chagrins et avoir beaucoup de plaisirs.

## BLAME DU JARDIN ET DU JARDINIER

### TEXTE 4

**Saint-Simon**

*Mémoires*

**Louis XIV à Marly**

Le Roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Luciennes, où Cavoye eut depuis une maison dont la vue est enchantée ; mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, comme il voulait un rien, il voulait aussi une situation qui ne lui permit pas de songer à y rien faire. Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines qui s'appelait Marly. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite. L'étroit du vallon où on ne se pouvait étendre y ajouta beaucoup. Il crut se choisir un ministre, un favori, un général d'armée. Ce fut un grand travail que dessécher ce cloaque de tous les environs qui y jetaient leurs voiries, et d'y rapporter des terres. L'ermitage fut fait. Ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges les plus indispensables. Peu à peu l'ermitage fut augmenté ; d'accroissement en accroissement, les collines taillées pour y faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si connu et si curieux sous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêt ornée et renfermée, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du Roi : en forêts toutes venues et touffues qu'on y a apportées en grands arbres de Compiègne, et de bien plus loin sans cesse, dont plus des trois quarts mourraient et qu'on remplaçait aussitôt ; en vastes espaces de bois épais et d'allées obscures, subitement changées en immenses pièces d'eau où on se promenait en gondoles, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait (je parle de ce que j'ai vu en six semaines) ; en bassins changés cent fois ; en cascades de même à figures successives et toutes différentes ; en séjours de carpes ornés de dorures et de peintures exquises, à peine achevées, rechangées et rétablies autrement par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois. Cette prodigieuse machine dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduites et ses réservoirs monstrueux, uniquement consacrée à Marly sans plus porter d'eau à Versailles. C'est peu dire que Versailles tel qu'on l'a vu n'a pas coûté Marly. Que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du Roi le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly seul en comptant par milliards. Telle fut la fortune d'un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles uniquement choisi pour n'y pouvoir dépenser. Tel fut le mauvais goût du Roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion ne put émousser.

### TEXTE 5

**La Bruyère**

*Les Caractères*

**Chapitre IX, « des Grands », 4**

Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.

**TEXTE 6**  
**La Bruyère**  
*Les Caractères*  
**Chapitre XIII, « de la Mode », 2**

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont leur cours ; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire, Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée ; il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre ; parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêcheurs ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas ; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le faire sourire et se moquer ; il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ; et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. Ô l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ; que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre tous les mortels possède une telle prune !

[...]

Qui pourrait épuiser tous les différents genres de curieux ; devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *léopard*, de sa *plume*, de sa *musique*, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non s'il les achète au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes ; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute la famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer, c'est une chenille, et quelle chenille !

**Montesquieu**  
***Lettres Persanes***  
**Lettre CXXVIII**  
 Rica à Usbeck.

Je passais l'autre jour sur le Pont-Neuf, avec un de mes amis ; il rencontra un homme de sa connaissance, qu'il me dit être un géomètre ; et il n'y avait rien qui n'y parût : car il était dans une rêverie profonde ; il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui ; tant il était occupé d'une courbe, qui le tourmentait peut-être depuis plus de huit jours. Il se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusque sur la porte d'un café où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisaient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étaient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvait dans un lieu agréable : car il dérida un peu son visage, et se mit à rire, comme s'il n'avait pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit toisait tout ce qui se disait dans la conversation. Il ressemblait à celui qui, dans un jardin, coupait avec son épée la tête des fleurs qui s'élevaient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il était offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'était indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi la conversation était-elle singulière. Il était arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avait vu un château superbe, et des jardins magnifiques : et il n'avait vu lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large ; et un bosquet barlong de dix arpents : il aurait fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de la même largeur ; et il aurait donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avait démêlé, d'une structure fort singulière : et il s'échauffa fort contre un savant, qui était auprès de moi, et malheureusement lui demanda si ce cadran marquait les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avaient décrite en l'air ; et, charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignait d'avoir été ruiné l'hiver d'au paravant par une inondation ; « Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géomètre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé, sur la terre, deux pouces d'eau de plus que l'année passée. »

Un moment après, il sortit, et nous le suivîmes. Comme il allait assez vite, et qu'il négligeait de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquèrent rudement ; et, de ce coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre :

« Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public.

- Comment, dit le géomètre : il y a deux mille ans qu'il y est.

- Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

- Quoi ! monsieur ! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous ?

- Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ?

- Je ne dis pas tout à fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez. Mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours, on ne vous

traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; et j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? »

Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très mécontents l'un de l'autre.

*De Paris, le dernier de la lune de Rebiab, 2, 1719.*

**TEXTE 8**  
**Gustave Flaubert**  
*Bouvard et Pécuchet*  
**Chapitre II**

Pécuchet fit plusieurs épures, en se servant de sa boîte de mathématiques. Bouvard lui donnait des conseils. Ils n'arrivaient à rien de satisfaisant. Heureusement qu'ils trouvèrent dans leur bibliothèque l'ouvrage de Boitard, intitulé *L'Architecte des Jardins*.

L'auteur les divise en une infinité de genres. Il y a, d'abord, le genre mélancolique et romantique, qui se signale par des immortelles, des ruines, des tombeaux, et "un ex-voto à la Vierge, indiquant la place où un seigneur est tombé sous le fer d'un assassin" ; on compose le genre terrible avec des rocs suspendus, des arbres fracassés, des cabanes incendiées, le genre exotique en plantant des cierges du Pérou "pour faire naître des souvenirs à un colon ou à un voyageur". Le genre grave doit offrir, comme Ermenonville, un temple à la philosophie. Les obélisques et les arcs de triomphe caractérisent le genre majestueux, de la mousse et des grottes le genre mystérieux, un lac le genre rêveur. Il y a même le genre fantastique, dont le plus beau spécimen se voyait naguère dans un jardin wurtembergeois -- car, on y rencontrait successivement, un sanglier, un ermite, plusieurs sépulcres, et une barque se détachant d'elle-même du rivage, pour vous conduire dans un boudoir, où des jets d'eau vous inondaient, quand on se posait sur le sofa.

Devant cet horizon de merveilles, Bouvard et Pécuchet eurent comme un éblouissement. Le genre fantastique leur parut réservé aux princes. Le temple à la philosophie serait encombrant. L'ex-voto à la madone n'aurait pas de signification, vu le manque d'assassins, et, tant pis pour les colons et les voyageurs, les plantes américaines coûtaient trop cher. Mais les rocs étaient possibles comme les arbres fracassés, les immortelles et la mousse ; -- et dans un enthousiasme progressif, après beaucoup de tâtonnements, avec l'aide d'un seul valet, et pour une somme minime, ils se fabriquèrent une résidence qui n'avait pas d'analogue dans tout le département.

La charmille ouverte çà et là donnait jour sur le bosquet, rempli d'allées sinueuses en façon de labyrinthe. Dans le mur de l'espalier, ils avaient voulu faire un arceau sous lequel on découvrirait la perspective. Comme le chaperon ne pouvait se tenir suspendu, il en était résulté une brèche énorme, avec des ruines par terre.

Ils avaient sacrifié les asperges pour bâtir à la place un tombeau étrusque c'est-à-dire un quadrilatère en plâtre noir, ayant six pieds de hauteur, et l'apparence d'une niche à chien. Quatre sapinettes aux angles flanquaient ce monument, qui serait surmonté par une urne et enrichi d'une inscription.

Dans l'autre partie du potager une espèce de Rialto enjambait un bassin, offrant sur ses bords des coquilles de moules incrustées. La terre buvait l'eau, n'importe ! Il se formerait un fond de glaise, qui la retiendrait.

La cahute avait été transformée en cabane rustique, grâce à des verres de couleur. Au sommet du vigneau six arbres équarris supportaient un chapeau de fer-blanc à pointes retroussées, et le tout signifiait une pagode chinoise.

Ils avaient été sur les rives de l'Orne, choisir des granits, les avaient cassés, numérotés, rapportés eux-mêmes dans une charrette, puis avaient joint les morceaux avec du ciment, en les accumulant les uns pardessus les autres ; et au milieu du gazon se dressait un rocher, pareil à une gigantesque pomme de terre.

Quelque chose manquait au delà pour compléter l'harmonie. Ils abattirent le plus gros tilleul de la charmille (aux trois quarts mort, du reste) et le couchèrent dans toute la longueur du jardin, de telle sorte qu'on pouvait le croire apporté par un torrent, ou renversé par la foudre.

La besogne finie, Bouvard qui était sur le perron, cria de loin :

- « Ici ! on voit mieux !
- Voit mieux » fut répété dans l'air.

Pécuchet répondit :

- « J'y vais !
- Y vais !
- Tiens ! un écho !
- Écho ! »

Le tilleul, jusqu'alors l'avait empêché de se produire ; -- et il était favorisé par la pagode, faisant face à la grange, dont le pignon surmontait la charmille.

Pour essayer l'écho, ils s'amuserent à lancer des mots plaisants. Bouvard en hurla d'obscènes.

Il avait été plusieurs fois à Falaise, sous prétexte d'argent à recevoir -- et il en revenait toujours avec de petits paquets qu'il enfermait dans sa commode. Pécuchet partit un matin, pour se rendre à Bretteville, et rentra fort tard, avec un panier qu'il cacha sous son lit.

Le lendemain, à son réveil, Bouvard fut surpris. Les deux premiers ifs de la grand allée (qui la veille encore, étaient sphériques) avaient la forme de paons -- et un cornet avec deux boutons de porcelaine figuraient le bec et les yeux. Pécuchet s'était levé dès l'aube ; et tremblant d'être découvert, il avait taillé les deux arbres à la mesure des appendices expédiés par Dumouchel. Depuis six mois, les autres derrière ceux-là imitaient, plus ou moins, des pyramides, des cubes, des cylindres, des cerfs ou des fauteuils. Mais rien n'égalait les paons, Bouvard le reconnut, avec de grands éloges.

Sous prétexte d'avoir oublié sa bêche, il entraîna son compagnon dans le labyrinthe. Car il avait profité de l'absence de Pécuchet, pour faire, lui aussi, quelque chose de sublime.

La porte des champs était recouverte d'une couche de plâtre, sur laquelle s'alignaient en bel ordre cinq cents fourneaux de pipes, représentant des Abd-el-Kader, des nègres, des turcos, des femmes nues, des pieds de cheval, et des têtes de mort.

- « Comprends-tu mon impatience !
- Je crois bien !" »

Et dans leur émotion, ils s'embrassèrent.

Comme tous les artistes, ils eurent le besoin d'être applaudis -- et Bouvard songea à offrir un grand dîner.

- « Prends garde !" dit Pécuchet "tu vas te lancer dans les réceptions. C'est un gouffre ! »

La chose pourtant, fut décidée.

Depuis qu'ils habitaient le pays, ils se tenaient à l'écart. Tout le monde, par désir de les connaître, accepta leur invitation, sauf le comte de Faverges, appelé dans la capitale pour affaires. Ils se rabattirent sur M. Hurel, son factotum.

[...]

Presque aussitôt on déboucha le champagne, dont les détonations amenèrent un redoublement de joie. Pécuchet fit un signe. Les rideaux s'ouvrirent, et le jardin apparut.

C'était dans le crépuscule, quelque chose d'effrayant. Le rocher comme une montagne occupait le gazon, le tombeau faisait un cube au milieu des épinards, le pont vénitien un accent circonflexe par-dessus les haricots -- et la cabane, au delà, une grande tache noire ; car ils avaient incendié son toit pour la rendre plus poétique. Les ifs en forme de cerfs ou de fauteuils se suivaient, jusqu'à l'arbre foudroyé, qui s'étendait transversalement de la charmille à la tonnelle, où des pommes d'amour pendaient comme des stalactites. Un tournesol, ça et là, étalait son disque jaune. La pagode chinoise peinte en rouge semblait un phare sur le vigneau. Les becs des paons frappés par le soleil se renvoyaient des feux, et derrière la claire-voie, débarrassée de ses planches, la campagne toute plate terminait l'horizon.

Devant l'étonnement de leurs convives Bouvard et Pécuchet ressentirent une véritable

jouissance.

Mme Bordin surtout admira les paons. Mais le tombeau ne fut pas compris, ni la cabane incendiée, ni le mur en ruines. Puis, chacun à tour de rôle, passa sur le pont. Pour emplir le bassin, Bouvard et Pécuchet avaient charrié de l'eau pendant toute la matinée. Elle avait fui entre les pierres du fond, mal jointes, et de la vase les recouvrait.

Tout en se promenant on se permit des critiques :

- « A votre place j'aurais fait cela. Les petits pois sont en retard. Ce coin franchement n'est pas propre. Avec une taille pareille, jamais vous n'obtiendrez de fruits. »

Bouvard fut obligé de répondre qu'il se moquait des fruits.

Comme on longeait la charmille, il dit d'un air finaud :

- « Ah ! voilà une personne que nous dérangeons ! mille excuses ! »

La plaisanterie ne fut pas relevée. Tout le monde connaissait la dame en plâtre !

Après plusieurs détours dans le labyrinthe, on arriva devant la porte aux pipes. Des regards de stupéfaction s'échangèrent. Bouvard observait le visage de ses hôtes, et' impatient de connaître leur opinion :

- « Qu'en dites-vous ? »

Mme Bordin éclata de rire : Tous firent comme elle. Le curé poussait une sorte de gloussement, Hurel toussait, le Docteur en pleurait, sa femme fut prise d'un spasme nerveux, - et Foureau, homme sans gêne, cassa un Abd-el-Kader qu'il mit dans sa poche, comme souvenir.

Quand on fut sorti de la charmille, Bouvard pour étonner son monde avec l'écho, cria de toutes ses forces :

- « Serviteur ! Mesdames ! »

Rien ! pas d'écho. Cela tenait à des réparations faites à la grange, le pignon et la toiture étant démolis.

**TEXTE 9**  
**Flaubert**  
*Dictionnaire des idées reçues*  
**Extraits sur le thème de la nature**

**A**

ABRICOTS. Nous n'en aurons pas encore cette année.

AGRICULTURE. Manque de bras.

**B**

BOIS. Les bois font rêver. – Sont propres à composer des vers. – A l'automne, quand on se promène, on doit dire : De la dépouille de nos bois, etc.

**C**

CAMPAGNE. Les gens de la campagne, meilleurs que ceux des villes ; envier leur sort. – A la campagne, tout est permis : habits bas, farces, etc.

CEDRE. Celui du Jardin des Plantes a été rapporté dans un chapeau.

CHATAIGNE. Femelle du marron.

CRAPAUD. Mâle de la grenouille. – Possède un venin fort dangereux. Habite l'intérieur des pierres.

CYPRES. Ne pousse que dans les cimetières.

**F**

FRICASSEE. Ne se fait bien qu'à la campagne.

**H**

HAMEAU. Substantif attendrissant. – Fait bien en poésie.

**J**

JARDINS ANGLAIS. Plus naturels que les jardins à la française.

**P**

PAYSAGES (DE PEINTRES). Toujours des plats d'épinards.

**R**

RUINES. Font rêver, et donnent de la poésie à un paysage.

**TEXTE 10**  
**Rousseau**  
*La Nouvelle Héloïse*

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre; c'est qu'un lieu si différent de ce qu'il était ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture et du soin: cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture; tout est verdoyant, frais, vigoureux, et la main du jardinier ne se montre point; rien ne dément l'idée d'une île déserte qui m'est venue en entrant, et je n'aperçois aucun pas d'hommes. - Ah! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, et l'herbe cache bientôt les vestiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres et arides; l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe et les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, et l'été il n'y paraît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étaient fermés par des murs; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés règnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troènes, et d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de haies et leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de

nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade; cacher les bords de l'île, et en agrandir l'étendue apparente sans faire des détours incommodes et trop fréquents."

En considérant tout cela, je trouvais assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avait prise; n'aurait-il pas mieux valu n'en point prendre? "Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, et vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, et qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, et qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée: elle fuit les lieux fréquentés; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des îles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchants. Ceux qui l'aiment et ne peuvent l'aller chercher si loin sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux; et tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion."

A ces mots, il me vint une imagination qui les fit rire. "Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison, et amenant avec lui un architecte chèrement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entrerait dans ce lieu simple et mesquin! Avec quel mépris il ferait arracher toutes ces guenilles! Les beaux alignements qu'il prendrait! Les belles allées qu'il ferait percer! Les belles pattes-d'oie, les beaux arbres en parasol, en éventail! Les beaux treillages bien sculptés! Les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées! Les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, carrés, échancrés, ovales! Les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son jardin!... - Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très beau lieu dans lequel on n'ira guère, et dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne; un lieu triste, où l'on ne se promènera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terrains si vastes et si richement ornés que la vanité du propriétaire et de l'artiste, qui, toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse et l'autre son talent, préparent, à grands frais, de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux misères de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres et de ses grandes allées, son petit individu ne s'agrandit point: un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante: il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, et se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, et plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. - J'entends, lui dis-je; c'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renoncule, et se prosternent devant des tulipes." Là-dessus, je leur racontai, milord, ce qui m'était arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, et où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol et de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment, ayant voulu m'évertuer à mon tour, et hasarder de m'extasier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive et la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les savants, et comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. "Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette et à son parasol profanés."

"Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénère en manie, a quelque chose de petit et

de vain qui le rend puéril et ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur, et quelque sorte de vérité; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon, qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi et flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, et qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le soit? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, et avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour, et votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégèrent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, et non pour être si curieusement anatomisées. Voyez leur reine briller de toutes parts dans ce verger: elle parfume l'air, elle enchante les yeux, et ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent: la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauraient ajouter des beautés de convention; et, ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art partout, et de n'être jamais contents que l'art ne paraisse; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, surtout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées, qu'on trouve sans cesse, et ces étoiles, par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer maladroitement les bornes? Voit-on dans les bois du sable de rivière, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre et la règle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnaisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer? Enfin, n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étaient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vite au terme? Ne dirait-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade, et se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison? Il la fera si commode et si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, et pourtant si simple et si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symétrie; elle est ennemie de la nature et de la variété; et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même: il élaguera le terrain pour s'y promener commodément, mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement parallèles; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite, elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant. Il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives: le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas; ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux; et l'artiste, qui ne sait pas les rendre assez contents de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser. Mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude; et, quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici, par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, et l'on est très content de n'en pas avoir. On penserait volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, et je craindrais fort que la moindre échappé de vue au dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade. Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple et si agréable n'a pas le goût pur ni l'âme saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne."

## JARDINS ET JARDINIERS D'AILLEURS

### TEXTE 11

André Thevet

*Les Singularités de la France Antarctique. 1557*

**Chapitre LVIII. « Comme les sauvages exercent l'agriculture et font jardins d'une racine nommée Manibot, et d'un arbre qu'ils appellent Peno-absou »**

Nos Amériques en temps de paix n'ont guère autre métier ou occupation qu'à faire leurs jardins, ou bien, quand le temps le requiert, ils sont contraints d'aller à la guerre. Vrai est qu'aucuns font bien quelques trafics, comme nous avons dit ; toutefois la nécessité les contraint tous de labourer la terre pour vivre, comme nous autres de par-deçà. Et suivent quasi la coutume des anciens, lesquels, après avoir enduré et mangé les fruits provenant de la terre sans aucune industrie de l'homme, et n'étant suffisant pour nourrir tout ce qui vivait dessus terre, leur causèrent rapines et envahissements, s'appropriant un chacun quelque portion de terre, laquelle ils séparaient par certaines bornes et limites ; et dès lors commença entre les hommes l'état populaire et des républiques. Et ainsi ont appris nos sauvages à labourer la terre, non avec bœufs ou autres bêtes domestiques, soit lanigères ou d'autres espèces que nous avons par-deçà, car ils n'en ont point, mais avec la sueur et le labour de leur corps, comme l'on fait en d'autres provinces. Toutefois ce qu'ils labourent est bien peu, comme quelques jardins loin de leurs maisons et villages environ de deux ou trois lieues, où ils sèment du mil seulement pour tout grain ; ai bien plantent quelques racines. Ce qu'ils recueillent deux fois l'an, à Noël, qui est leur été, quand le soleil est au Capricorne ; et à la Pentecôte. Ce mil donc est gros comme pois communs, blanc et noir ; l'herbe qui le porte est grande en façon de roseaux marins.

Or la façon de leur jardins est telle. Après avoir coupé sept ou huit arpents de bois, ne laissant rien que le pied, à la hauteur par aventure d'un homme, ils mettent le feu dedans pour brûler et bois et herbe à l'entour, et le tout c'est en plat pays. Ils grattent la terre avec certains instruments de bois ou de fer, depuis qu'ils en ont eu connaissance ; puis les femmes plantent ce mil et racines qu'ils appellent *hétich*, faisant un pertuis en terre avec le doigt, ainsi que l'on plante les pois et fèves par-deçà. D'engraisser et amender la terre, il n'en ont aucune pratique, joint que de soi elle est assez fertile, n'étant aussi lassée de culture, comme nous la voyons par-deçà. Toutefois c'est chose admirable qu'elle ne peut porter notre blé ; et moi-même en ai quelquefois semé (car nous en avons porté avec nous) pour éprouver, mais il ne put jamais profiter. Et n'est mon avis le vice de la terre, mais de je ne sais quelle petite vermine qui le mange en terre ; toutefois ceux qui sont demeurés par-delà pourront avec le temps en faire plus sûre expérience. Quant à nos sauvages, il ne se faut pas trop émerveiller s'ils n'ont eu connaissance de blé, car même en notre Europe et autres pays, au commencement les hommes vivaient des fruits que la terre produisait d'elle-même sans être labourée. Vrai est que l'agriculture est fort ancienne, comme il appert par l'Écriture ; ou bien si dès le commencement ils avaient la connaissance du blé, ils ne le savaient accommoder à leur usage.

Diodore écrit que le premier pain fut vu en Italie, et l'apporta Isis, reine d'Égypte, montrant à moudre le blé et cuire le pain ; car auparavant ils mangeaient les fruits tels que Nature les produisait, soit que la terre fût labourée ou non. Or, que les hommes universellement en toute la terre aient vécu de même que les bêtes brutes, c'est plutôt fable que vraie histoire ; car je ne vois que les poètes qui aient été de cette opinion, ou bien quelques autres les imitant, comme vous avez en Virgile au premier de ses *Géorgiques* ; mais je crois trop mieux l'Écriture sainte qui fait mention du labourage d'Abel et des offrandes qu'il faisait à Dieu.

### TEXTE 12

Jean de Léry

*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*

**Chapitre XIII : « Des arbres, herbes, racines et fruits exquis que produit la terre du Brésil »**

Colloque de l'auteur et d'un sauvage montrant qu'ils ne sont si lourdauds qu'on les estimait »

Au reste, parce que nos *Toïoupinambaoult*s sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur *Arabotan*, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres *Mairs* et *Peros*, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? A quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'accommodant toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'avez jamais vues par deçà, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre dit, Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef, Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux à ses frères, sœurs, ou plus prochains parents. Vraiment, dit lors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud) à cette heure connais-je que vous autres *Mairs*, c'est-à-dire Français, êtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il) des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourri les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai oui de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain. Partant outre que cette nation, que nous estimons barbare, se moque de bonne grâce de ceux qui au danger de leur vie passent la mer pour aller quérir du bois de Brésil afin de s'enrichir, encore y a-t-il que quelque aveugle qu'elle soit, attribuant plus à nature et à la fertilité de la terre que nous ne faisons à la puissance et à la providence de Dieu, elle se lèvera au jugement contre les rapineurs, portant le titre de Chrétiens, desquels la terre de par-deçà est aussi remplie, que leur pays en est vide, quant à ses naturels habitants. Par quoi suivant ce que j'ai dit ailleurs, que les *Toïoupinambaoult*s haïssent mortellement les avaricieux, plutôt à Dieu qu'à fin qu'ils servissent déjà de démons et de furies pour tourmenter nos gouffres insatiables, qui n'ayant jamais assez ne font ici que sucer le sang et la moelle des autres, il fussent tous confinés parmi eux. Il fallait qu'à notre grande honte, et pour justifier nos sauvages du peu de soin qu'ils ont des choses de ce monde, je fisse cette digression en leur faveur.

[...]

Voilà, non pas tout ce qui se pourrait dire des arbres, herbes et fruits de cette terre du Brésil, mais ce que j'en ai remarqué durant environ un an que j'y ai demeuré. Sur quoi, pour conclusion, je dirai que tout ainsi que j'ai ci-devant déclaré qu'il n'y a bêtes à quatre pieds, oiseaux, poissons, ni animaux en l'Amérique, qui en tout et par tout soient semblables à ceux

que nous avons en Europe : qu'aussi, selon que j'ai soigneusement observé en allant et venant par les bois et par les champs de ce pays-là, excepté ces trois herbes : à savoir du pourpier, du basilic, et de la fougère, qui viennent en quelques endroits, je n'y ai vu ni arbres, herbes, ni fruits qui ne différassent des nôtres. Par quoi toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se représente devant mes yeux : et que je considère la sérénité de l'air, la diversité des animaux, la variété des oiseaux, la beauté des arbres et des plantes, l'excellence des fruits : et bref en général les richesses dont cette terre du Brésil est décorée, incontinent cette exclamation du Prophète au Psaume 104, me vient en mémoire :

*O Seigneur Dieu que tes œuvres divers  
Sont merveilleux par le monde univers :  
O que tu as tout fait par grand sagesse !  
Bref, la terre est pleine de ta largesse.*

Ainsi donc, heureux les peuples qui y habitent, s'ils connaissent l'auteur et Créateur de toutes ces choses : mais au lieu de cela je vais traiter des matières qui montreront combien ils en sont éloignés.

## PROGRESSION DE LA SEQUENCE

SEANCE	SUPPORT	OBJECTIFS	ACTIVITES
<b>1</b>	<b>TEXTE 1 TEXTE 4 TEXTE 5</b>	<p><b>Eloge ou blâme ?</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- A partir de la comparaison de deux textes portant sur les jardins de Louis XIV, dont l'un est un éloge et l'autre un blâme, permettre aux élèves de découvrir l'objet d'étude principal de la séquence et la perspective d'étude générique : la description et le portrait.</li> <li>- Les genres de l'éloge et du blâme : l'apologie, la satire et la raillerie.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Lecture des deux premiers textes.</li> <li>- Question : De quoi s'agit-il dans ces deux textes ? Quelles ressemblances et quelles différences remarquez-vous ?</li> <li>- Première analyse du fonctionnement de l'éloge dans le texte 1.</li> <li>- Première analyse du fonctionnement du blâme dans le texte 2.</li> <li>- Lecture du troisième texte.</li> <li>- Question : Quel regard La Bruyère apporte-t-il sur l'art des jardins au 17<sup>ème</sup> siècle ?</li> </ul>
<b>2</b>	<b>TEXTE 1</b>	<p><b>Eloge du jardin</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Les procédés de la persuasion : l'adhésion affective du destinataire, double dans le texte (la « belle étrangère » et le lecteur)</li> <li>- Les procédés rhétoriques de l'éloge.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : Relevez et analysez l'emploi des pronoms personnels dans le texte.</li> <li>&gt; Convaincre l'auditeur par une émotion de complicité dans les pronoms personnels.</li> <li>- Question : Relevez et analysez les procédés rhétoriques de l'éloge dans le texte.</li> <li>&gt; Vocabulaire mélioratif.</li> <li>&gt; Métaphores.</li> <li>&gt; Anaphores.</li> <li>&gt; Hyperboles.</li> <li>- Question : Par quels procédés et dans quel but la description du jardin devient-elle un portrait implicite de son « Maître », Louis XIV ?</li> </ul>
<b>3</b>	<b>TEXTE 2</b>	<p><b>Eloge du jardinier</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Approfondir la maîtrise de la persuasion.</li> <li>- Le genre du portrait.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ? Analysez, à la lumière de vos acquis de la séance précédente, les procédés stylistiques qui vous permettent de répondre.</li> <li>- Question : Analysez la construction du portrait de Le Nôtre : y a-t-il un trait important ou plusieurs ? Les différents éléments du portrait concordent-ils ou sont-ils discordants ?</li> <li>- Question : Que révèle ce portrait sur les idées de Saint-Simon ?</li> </ul>

			<p>Comment l'auteur parvient-il à faire partager ses opinions au lecteur ?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Ecriture : A votre tour, rédigez l'éloge d'une personne réelle ou fictive du 17<sup>ème</sup> siècle.</li> </ul>
4	TEXTE 6	<p><b>Blâme de la mode</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Première approche du registre d'ironie : obtenir une adhésion spontanée et affective du destinataire par la séduction et l'implicite.</li> <li>- Dimension dialogique de l'argumentation : nécessité de la présence des lecteurs pour déceler le sens du texte derrière l'ironie.</li> <li>- Le genre du portrait : caricature et portrait satirique.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ? Quels procédés stylistiques vous permettent de répondre ?</li> <li>- Synthèse sur l'ironie :</li> <li>&gt; Dire le contraire de ce que l'on pense, mais en donnant des indices suffisamment clairs pour que le lecteur puisse décoder le message.</li> <li>&gt; Les indices de l'ironie : l'hyperbole, l'antiphrase.</li> <li>- Question : Analysez la construction de ces portraits.</li> <li>- Question : Que révèlent ces portraits sur les idées de La Bruyère ?</li> </ul> <p>Comment l'auteur parvient-il à faire partager ses opinions au lecteur ?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>&gt; Synthèse sur le genre du « caractère » : étude de types moraux permanents à travers un exemple concret.</li> <li>&gt; Le moraliste</li> </ul>
5	TEXTE 7	<p><b>Blâme du géomètre</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Réinvestir les acquis sur le registre ironique.</li> <li>- Approfondir le travail sur l'ironie : effets de distanciations grâce au locuteur étranger. Approche de la notion de double énonciation.</li> <li>- Portrait et récit.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ? Quels éléments vous permettent de répondre ?</li> <li>- Question : Quel est le point de vue de Rica, épistolier fictif ? Quel est celui de Montesquieu ? Sont-ils semblables ?</li> <li>- Analysez la structure du portrait.</li> </ul>
6	TEXTE 8 TEXTE 9	<p><b>Blâme du jardinier</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Réinvestir les acquis sur le registre ironique.</li> <li>- Portrait et récit.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Relevez et analysez les différents procédés du comique dans ce texte.</li> <li>- Analysez et comparez la structure des deux épisodes de l'extrait : la construction du jardin et sa découverte par les invités.</li> <li>- Lecture du texte 9</li> <li>- Question : Comparez les textes 8 et 9</li> <li>- Ecriture : A votre tour, écrivez un portrait ironique en vous appuyant sur une ou plusieurs de ces idées reçues. Vous pouvez le rédiger à la manière de La Bruyère, Montesquieu ou Flaubert.</li> </ul>
7	TEXTE 2	<p><b>Devenir jardinier</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Découvrir une autre modalité de la transmission d'une opinion au lecteur : par la conviction, démarche intellectuelle qui consiste à développer progressivement une thèse avec exemples et arguments.</li> <li>- Permettre aux élèves d'articuler arguments et exemples.</li> <li>- Analyse des procédés logiques du discours : connecteurs,</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ? De qui ?</li> <li>&gt; Double éloge du jardinage et du bon jardinier, mais blâme du mauvais jardinier.</li> <li>- Question : Analysez la structure argumentative du texte.</li> <li>- Question : Quels sont les plaisirs du jardinage selon La Quintinie ?</li> <li>- Question : Comment La Quintinie démontre-t-il que le jardinage</li> </ul>

		<p>modalisateurs, arguments d'autorité, différents types raisonnements et de conviction : notamment par le recours à l'expérience.</p> <p>NB : Texte à étudier à la lumière du site consacré à son auteur : <a href="http://www.diplomatie.fr/culture/biblio/quintinie/index.html">http://www.diplomatie.fr/culture/biblio/quintinie/index.html</a></p>	<p>demande d'être un bon jardinier ?</p> <p>- Question : Comment La Quintinie justifie-t-il l'écriture d'un traité de jardinage ?</p>
8	TEXTE 9	<p><b>Le jardin : nature ou culture ?</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Analyse d'une double description, qui mêle éloge et blâme.</li> <li>- Persuasion et conviction à partir d'une réflexion sur nature et culture</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : A quels jardins Rousseau fait-il allusion ? S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ?</li> <li>&gt; Une double description, blâme des jardins à la française et à l'anglaise, ainsi que des « gens de goûts » et éloge de la nature sauvage, ou qui donne cette apparence.</li> <li>- Analysez les moyens par lesquels les personnages et Rousseau parviennent à faire partager leur opinion au lecteur. S'agit-il de conviction ou de persuasion ?</li> </ul>
9	TEXTE 10	<p><b>Le jardinage et l'agriculture au Brésil</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Approfondir le travail sur l'argumentation.</li> <li>- A travers la notion de nature / culture, aborder la question de l'altérité.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- De quel type de texte s'agit-il ? Descriptif ? Informatif ? Argumentatif ?</li> <li>- Quelles sont les idées de l'auteur exprimées dans ce texte ?</li> <li>- Comment Thevet parvient-il à transmettre ses opinions au lecteur à l'occasion de la question du jardinage des sauvages ?</li> </ul>
10	TEXTE 11	<p><b>De la culture au commerce</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Approfondir le travail sur le raisonnement argumentatif.</li> <li>- Aborder la dimension dialogique de l'argumentation par le pôle de l'adversaire : présence du discours de l'autre à contester.</li> <li>- Prendre conscience du rôle de l'implicite et du présupposé : à travers la présence d'un double portrait dont l'un ne peut être qu'implicite, découvrir le raisonnement critique (réfuter une thèse opposée à celle qu'on veut défendre).</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Question : S'agit-il d'un éloge ou d'un blâme ? De qui ?</li> <li>&gt; A la fois un éloge et un blâme implicites : éloge des sauvages et blâme des européens. Mais la deuxième partie de l'extrait glisse à nouveau vers le blâme des sauvages.</li> <li>- Contexte historique du texte.</li> <li>- Question : Analysez la structure de l'argumentation dans la première partie de l'extrait. Comment les arguments s'enchaînent-ils ?</li> <li>- Question : Quelle est la position de l'auteur : celle du vieux sauvage ou celle de son propre personnage ? Comment ce dialogue tente-t-il de convaincre le lecteur ?</li> </ul>
11		<p><b>Synthèse sur l'éloge et le blâme</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Réviser les différents procédés analysés qui permettent d'obtenir l'adhésion du lecteur : persuasion par la séduction de l'ironie ou par l'appel à l'émotion, conviction par un raisonnement argumenté.</li> <li>- Permettre aux élèves de reprendre de façon autonome l'ensemble des textes en s'interrogeant sur un sujet de réflexion.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Synthèse orale sur « convaincre et persuader ».</li> <li>- Question : Quelle conception de la littérature apparaît dans cette démarche ?</li> <li>- Conséquence : formation de la personne et du citoyen : la parole peut être efficace et être une action : la parole plutôt que la violence.</li> <li>- Reprise analytique des différents procédés qui permettent à la parole d'être efficace.</li> </ul>

12		<b>Devoir de fin de séquence</b> <ul style="list-style-type: none"><li>- Le thème du jardin, et son ouverture sur l'opposition nature / culture permet de donner aux élèves un devoir portant sur l'altérité, et de discuter le terme même de « sauvage »</li><li>- Les textes, nombreux sur ce thème, permettent de vérifier les acquis concernant les procédés de la conviction et de la persuasion.</li></ul>	Cf. suggestion de devoir
----	--	--	--------------------------

**MODULES**

## Séances TICE : Les jardins de Versailles et Le Nôtre (à partir des ressources d'Internet)

### **Présentation de la recherche**

Ce travail a pour objectif de permettre aux élèves d'approfondir leur connaissance du XVIIème siècle à travers une visite virtuelle des jardins de Versailles. Il permet également de découvrir l'esthétique du jardin à la française et son importance dans la littérature.

### Sites :

- Le site du château de Versailles propose une visite interactive du château et des jardins, une analyse de la *Manière de montrer les jardins de Versailles*, et un lien vers un site très approfondi sur Le Nôtre et l'art des jardins : <http://www.chateauversailles.fr/fr/100.asp>
- Un site très riche sur les jardins de Versailles. Il propose, outre de nombreuses photos, le texte intégral de la *Manière de montrer les jardins de Versailles* et du *Labyrinthe de Versailles* de Charles Perrault, précédé d'une introduction éclairante : <http://www.contrepoints.com/geometrie/librairie/jardins/versailles/symbolique.html>
- La Quintinie et le potager du roi : <http://www.diplomatie.fr/culture/biblio/quintinie/index.html>
- Jean de La Fontaine et les jardins : <http://www.kozee.com/Decor/Mag/Garden/LaFontaine/Fr/LaFontaine1.php>
- Photographies des petits châteaux de Versailles : <http://www.urich.edu/%7Ejpaulsen/louisxiv.html>
- Présentation et analyse des fontaines de Versailles, toujours visibles de nos jours ou disparues : <http://patrick.urbain.free.fr/HTML/pagebis.htm>
- Exposition virtuelle des tableaux représentant châteaux et jardins, avec de très nombreuses représentations des jardins de Versailles : [http://www.culture.fr/documentation/joconde/theme\\_jardin.htm](http://www.culture.fr/documentation/joconde/theme_jardin.htm)

### **Séance 1 : Versailles, les jardins du roi et la cour**

#### Questions :

- 1) Quelle est l'importance du château de Versailles et de ses jardins pour Louis XIV ? Comment peut-on le comprendre ?
- 2) Comment et pourquoi les jardins reflètent-ils l'image du « roi soleil » ?
- 3) Dans quelle mesure les jardins sont-ils le lieu de la mise en scène du pouvoir royal ?
- 4) Quelles fonctions Versailles et ses jardins ont-ils vis-à-vis de la cour ?

### **Séance 2 : Le Nôtre et la naissance du jardin à la française**

#### Questions :

- 1) Quelle est l'esthétique des jardins qui précèdent ceux de Le Nôtre ? Dans quelle mesure Le Nôtre s'inscrit-il dans cette tradition, et en quoi la bouleverse-t-il ?
- 2) Quelles sont les caractéristiques de la structure d'un jardin à la française ? Quelle est la place du spectateur et de son regard dans les jardins de Le Nôtre ?
- 3) Quels sont les éléments (lieux, objets de décor) que l'on retrouve dans un jardin à la française ?

### **Séance 3 : L'évolution des jardins de Versailles au cours du temps**

#### Questions :

- 1) Quelles ont été les grandes étapes de l'évolution des jardins de Versailles, depuis leur commande jusqu'à nos jours ?
- 2) Choisissez une fontaine qui existe encore de nos jours et analysez-la.
- 3) Choisissez une fontaine disparue et analysez sa représentation picturale.

- 4) Présentez les bosquets, aujourd'hui disparus, et analysez celui de votre choix.
- 5) Retrouvez dans la *Manière de montrer les jardins de Versailles* de Louis XIV un des trois lieux que vous aurez choisis.

#### **Séance 4 : Les jardins de Versailles et la littérature**

##### Questions :

- 1) Louis XIV : Comment peut-on comprendre la rédaction par Louis XIV de la *Manière de montrer les jardins de Versailles* ?
- 2) Charles Perrault : Quelle est l'interprétation symbolique que Perrault donne du Labyrinthe de Versailles ?
- 3) Jean de La Fontaine : Comment les textes de La Fontaine reflètent-ils le goût de son siècle pour les jardins ? Dans quelle mesure certaines de ses fables (lesquelles ?) traduisent-elles l'histoire des jardins de Versailles ?
- 4) Charles Perrault et Jean de La Fontaine : Cherchez au moins une fable traduite en vers par Charles Perrault dans le *Labyrinthe de Versailles* et qui aurait également inspiré La Fontaine. Comparez les deux versions.

**DEVOIR DE FIN DE SEQUENCE**

**TEXTE 1**  
**Montaigne**  
*Essais. 1580 – 1588 - 1592*  
**Livre I. Chapitre 31 : « Des Cannibales »**

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

**TEXTE 2**  
**Jean de Léry**  
*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*  
**Chapitre VIII : « Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornements du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Brésiliens, habitant en l'Amérique : entre lesquels j'ai fréquenté environ un an »**

**« Nudité des Américaines moins à craindre que l'artifice des femmes de par-deçà »**

Toutefois avant que clore ce chapitre, ce lieu-ci requiert que je réponde, tant à ceux qui ont écrit, qu'à ceux qui pensent que la fréquentation entre ces sauvages tout nus, et principalement parmi les femmes, incite à lubricité et paillardise. Sur quoi je dirai en un mot, qu'encore vraiment qu'en apparence il n'y ait que trop d'occasion d'estimer qu'outre la déshonnêteté de voir ces femmes nues, cela ne semble aussi servir comme d'un appât ordinaire à convoitise : toutefois, pour parler selon ce qui s'en est communément aperçu pour lors, cette nudité ainsi grossière en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne croirait. Et partant, je maintiens que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et les filles de par-deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. Tellement que si l'honnêteté me permettait d'en dire davantage, me vantant de bien résoudre toutes les objections qu'on pourrait amener au contraire, j'en donnerais des raisons si évidentes que nul ne les pourrait nier. Sans donc poursuivre ce propos plus avant, je me rapporte de ce peu que j'en ai dit à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Brésil, et qui comme moi ont vu les unes et les autres.

Ce n'est pas cependant que contre ce que dit la sainte Ecriture d'Adam et Eve, lesquels après le péché, reconnaissant qu'ils étaient nus furent honteux, je veuille en quelque façon que ce soit approuver cette nudité : plutôt détesterai-je les hérétiques qui contre la Loi de nature

(laquelle toutefois quant à ce point n'est nullement observée entre nos pauvres Américains) l'ont autrefois voulu introduire par-deçà.

Mais ce que j'ai dit de ces sauvages est pour montrer qu'en les condamnant si austèrement, de ce que sans nulle honte ils vont ainsi le corps entièrement découvert, nous excédant en l'autre extrémité, c'est-à-dire en nos bombances, superfluités et excès en habits, ne sommes guère plus louables. Et plût à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honnêteté et nécessité, que pour la gloire et mondanité, s'habillât modestement.

**TEXTE 3**  
**Montesquieu**  
*L'Esprit des lois. 1748*

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

**TEXTE 4**  
**Diderot**  
*Le Supplément au Voyage de Bougainville. 1773*

*Les adieux du vieux chef Tahitien à Bougainville et son équipage*

C'est un vieillard qui parle. Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent ; il leur tourna le dos et se retira dans sa cabane son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

« Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous gorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O tahitiens ! mes amis ! vous auriez mi moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais aimerai mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres. Ce pays est aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli , tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisserons nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laissons nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

#### QUESTIONS

- 1) Pour chacun des textes dites si l'auteur parle en son nom ou s'il donne la parole à quelqu'un d'autre. Si oui, qui ?
- 2) Pour chacun des textes et en tenant compte de la question 1, dites s'il s'agit d'un éloge et/ou d'un blâme : de qui ? de quoi ?
- 3) Analysez la structure et l'organisation de chacun des textes.
- 4) Quels sont les procédés littéraires utilisés par chacun des auteurs ? S'agit-il dès lors d'un travail de persuasion ou du conviction ?